



DOSSIER

ENSEIGNANT

MON TRAITRE

Mise en scène :

Emmanuel Meirieu



Spectacle programmé par Scènes du Golfe, le mardi 23 mars 2021

Au Palais des Arts à Vannes



Photo DR

PREAMBULE

La saison passée, Emmanuel Meirieu avait laissé la salle entière sans voix avec son époustouflant *Les Naufragés*. Il revient avec un spectacle basé sur les deux romans de Sorj Chalandon, *Mon traître* et *Retour à Killybegs*, qu'il condense en une seule pièce. Il y est question d'héroïsme, de trahison et d'amitié sur fond de conflit irlandais. Une histoire basée sur l'expérience vécue par Chalandon, journaliste et écrivain (notamment du Goncourt des lycéens 2013 *Le Quatrième mur*), avec la pluie pour seul décor.

En Irlande du Nord, dans les années 70, le journaliste, alors grand reporter pour *Libération* rencontre Denis Donaldson, leader charismatique de l'IRA. Il tombe en amitié et épouse sa cause. Mais en 2005, à la stupéfaction générale, Donaldson avoue que depuis 25 ans, il est l'informateur des services secrets britanniques. Il est assassiné trois mois plus tard.

Dans des monologues successifs, magnifiquement interprétés, on découvre le récit du trahi puis celui du traître. On plonge dans Belfast et la guerre civile, les attentats à la bombe, l'Irlande et la chaleur des pubs...

ELEMENTS HISTORIQUES SUR LE CONFLIT NORD IRLANDAIS (source Espace 1789)

1919-1921 : Guerre d'indépendance irlandaise L'armée républicaine irlandaise (IRA) déclare la guerre à l'armée britannique et à la Police royale irlandaise (RIC) dans le but de mettre fin à la domination britannique sur l'Irlande. Suite à cette guerre, Londres propose à l'Irlande de diviser l'île en deux :

- L'Irlande du Sud, majoritairement catholique
- L'Irlande du Nord, surtout protestante

1921-1968 : Les tensions sont nombreuses en Irlande du Nord entre protestants et catholiques, républicains et royalistes, nationalistes et unionistes (parti politique conservateur d'Irlande du Nord). On enlève le droit de vote aux catholiques.

1968 - années 1990 : La tension a beaucoup augmenté et les catholiques commencent à manifester sérieusement leur mécontentement, à revendiquer leurs droits. Fin janvier 1972, des soldats britanniques tirent plus d'une centaine de balles dans la foule qui touchent 14 manifestants pacifistes et font 12 morts : c'est le fameux Bloody Sunday. En 1976, les prisonniers commencent une grève. Ils revendiquent plusieurs droits fondamentaux, dans un premier temps en refusant de porter l'uniforme de prisonnier ; ils vivent nus dans leur cellule (Blanket protest). Voyant que cette grève est inefficace, ils entament la Dirty protest ; ils refusent de se laver, urinent dans leur cellule et en recouvrent les murs de leurs excréments.

1990 : L'IRA et le gouvernement anglais se voient secrètement et négocient un cessez-le-feu, le processus de paix a commencé.

Quelques événements violents ont continué, quelques terroristes ont encore tenté de manifester leur haine, mais depuis 2006, le conflit en Irlande du Nord semble s'être vraiment apaisé.

SORJ CHALANDON

Après trente-quatre ans à Libération, Sorj Chalandon est aujourd'hui journaliste au Canard enchaîné. Ancien grand reporter, prix Albert-Londres (1988), il est aussi l'auteur de sept romans, tous parus chez Grasset. Le Petit Bonzi (2005), Une promesse (2006 – prix Médicis), Mon traître (2008), La Légende de nos pères (2009), Retour à Killybegs (2011 – Grand Prix du roman de l'Académie française), Le Quatrième Mur (2013 – prix Goncourt des lycéens), Profession du père (2015) et Le Jour d'avant (2017).

Mon Traître est l'histoire d'Antoine, luthier parisien qui découvre l'Irlande des violons. Il ne sait rien du Nord. Peu lui importe. Ses héros sont archetiers, grands luthiers de légende. La guerre n'est pas encore passée par lui puis, un jour, elle s'impose. Antoine va devenir Tony, pour les gens de Belfast, parce qu'il les verra vivre et souffrir et se battre. Et qu'ils l'aimeront en retour comme un fils. Et puis il y a Tyrone Meehan. L'Irlande est sa bataille. Il boit, il chante, il vous enlace, il vous prend le bras pour parler en secret. Il est engagé à jamais, sans que jamais rien ne le trahisse. Il est l'insoupçonnable. Tyrone donc, l'ami d'Antoine, son frère, son traître à lui. Tyrone n'est pas Denis (le personnage réel qui a inspiré Tyrone). Leurs regards se ressemblent pourtant. Sorj Chalandon n'est pas Antoine, leur douleur est pourtant la même. Denis Donaldson a été exécuté le 4 avril 2006, alors que Sorj Chalandon écrivait l'histoire de Tyrone Meehan. Il a été tué par une arme de chasse, dans le petit cottage familial qui le cachait. Nous ne savons pas qui tenait le fusil. Personne n'a été accusé ce jour.

Retour à Killybegs (Grand Prix du Roman de l'Académie Française 2011)

« Maintenant que tout est découvert, ils vont parler à ma place. L'IRA, les Britanniques, ma famille, mes proches, des journalistes que je n'ai même jamais rencontrés. Certains oseront vous expliquer pourquoi et comment j'en suis venu à trahir. Des livres seront peut-être écrits sur moi, et j'enrage. N'écoutez rien de ce qu'ils prétendront. Ne vous fiez pas à mes ennemis, encore moins à mes amis. Détournez-vous de ceux qui diront m'avoir connu. Personne n'a jamais été dans mon ventre, personne. Si je parle aujourd'hui, c'est parce que je suis le seul à pouvoir dire la vérité. Parce qu'après moi, j'espère le silence ».

Killybegs, le 24 décembre 2006 / Tyrone Meehan

PORTRAIT DE L'AUTEUR DANS LE QUOTIDIEN LES ECHOS

Par Thierry Gandillot / Le 5 septembre 2017

Rentrée littéraire : Sorj Chalandon, un homme en colère

La sortie de son huitième roman « Le Jour d'avant », est l'occasion de faire le portrait de l'homme, journaliste et écrivain multirécompensés, et de son œuvre traversée par une figure paternelle forte et malfaisante.

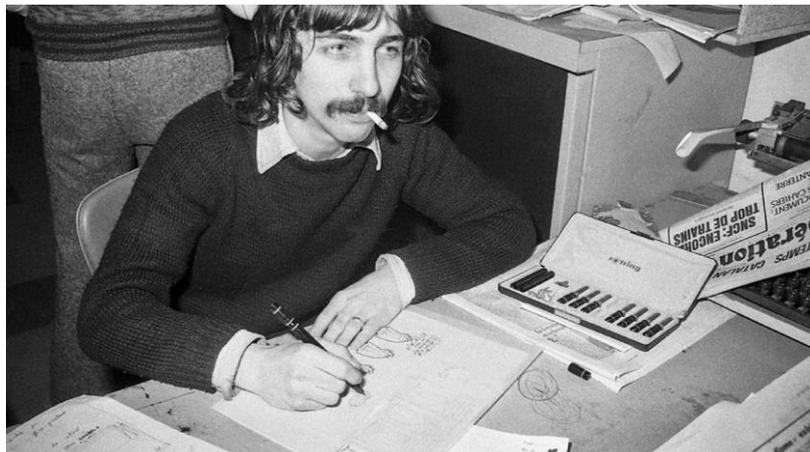
Devant le cercueil de son père, Sorj Chalandon a pensé : « Je m'y mets... » Raconter l'inracontable : un père mythomane et violent, gourou d'une famille – sa femme et ses deux fils –, qu'il dirigeait comme une secte. Le roman paru en 2015, s'appellera Profession du père, parce qu'à l'école le petit Émile, double de Georges, ne sait pas comme renseigner la ligne : profession du père.

Dans ce roman sous haute tension biographique, Georges devenu Sorj décrit de manière cocasse et tragique ce père qui s'inventait des vies, ourdissait des complots et battait ses fils en leur criant dessus en allemand. Il disait avoir été le fondateur des Compagnons de la chanson, ceinture noire de judo, parachutiste à Dien Bien Phû, pasteur d'une église pentecôtiste américaine, espion de la CIA, inventeur du franc lourd. Il arborait une Légion d'honneur, se prétendait proche du Général avant de se retourner contre le fossoyeur de l'Algérie française. Il envoie ses enfants déposer des lettres de menace de l'OAS dans les boîtes des gaullistes lyonnais, les enrôle dans la préparation d'attentats imaginaires. Avec comme mantra : « Ils sont cons, les gens ! » « Je le croyais dur comme fer. C'est peu à peu que je me suis rendu compte que tout était faux. Il y a peu de temps, mon frère qui a dix-neuf mois de moins que moi, m'a demandé "Pourquoi tu le croyais ?" Et comme je ne savais pas quoi répondre, il m'a lâché : "Parce que tu l'aimais". »

Peu de choses dans Profession du père sont inventées – Sorj Chalandon le confirme –, même s'il a introduit des scènes vécues par son frère.

« L'extrême gauche m'a donné une morale »

Sorj a été élevé en vase clos. « Je n'avais pas de cousins ou de parents, pas d'amis. Personne n'est jamais rentré dans notre appartement. Quand on sonnait, mon père nous imposait le silence. Quand le visiteur repartait, il se réjouissait : "On les a eus !" Nous n'avions pas les clefs. Si nos parents étaient sortis, nous devions les attendre dans la rue au pied de l'immeuble. Il disait "Ici, c'est chez moi !" Nous formions une famille nucléaire, mais où personne ne se touchait. Je n'ai jamais senti les lèvres de ma mère sur ma peau. » La seule échappée vers l'extérieur a lieu le jeudi quand les deux frères rendent visite à leurs grands-parents, rue... des Macchabées. Papi est employé aux assurances Phénix, mange en gardant son petit chapeau sur la tête, le pantalon remonté jusque sous les aisselles. « Ils vivaient chichement dans une pièce accolée à une petite alcôve. Il n'y avait ni douche, ni baignoire. À chaque visite, on avait le droit de prendre une pastille Vichy dans une boîte sous la télévision. Mon père ne montait jamais. Ils étaient brouillés. » Il semblerait que papi n'apprécie pas les prises de positions politiques passées et présentes de son propre fils, Jean.



À 17 ans, Sorj, comme le surnomment ses copains de lycée, obtient son émancipation et se trouve des parents de substitution investis dans la vie culturelle du VIII^e arrondissement lyonnais. Il chante dans Pulsar, un groupe d'inspiration Pink Floyd, que Sorj quittera pour cause de déception amoureuse – Brigitte a préféré le pianiste... Il saute dans le train sans billet, devient SDF à Paris pendant plusieurs mois. « On était nombreux à dormir dans nos sacs de couchage à la pointe de l'île de la Cité au Vert-Galant. Parfois on était plus de 100, des hippies, des beatniks. » Il enchaîne les petits boulots, charge des fruits aux Halles, classe des fiches au Crous. « On n'était pas inquiet, à l'époque on trouvait toujours du travail... »

Sa vie bascule le jour où il rencontre près de la gare de Lyon des jeunes gens qui vendent La Cause du peuple, l'organe maoïste soutenu par Sartre. Ils scandent : « Non au racisme anti-jeune » – ce qui lui plaît. « J'ai fréquenté leur cercle. J'étais très violent. Je portais la violence de mon père en moi. J'ai mis longtemps à m'en débarrasser. En 1971, on était 5 000 casqués et armés à attaquer un meeting d'Ordre nouveau au Palais des sports. On n'hésitait pas à charger la police. J'ai toujours été révolté par l'injustice. Enfant, je me suis senti seul, fragile, opprimé. Je n'ai eu aucun adulte pour m'aider. J'ai dû construire mon système de défense tout seul. L'extrême gauche m'a donné une morale, un cadre de réflexion. C'est par là que je suis arrivé à "Libération". »

Le 15 septembre 1973, il a 21 ans quand il pousse la porte du quotidien de Serge July à qui il propose un dessin où l'on voit un sbire de la CIA indiquer la carte du Chili avec en légende : « Bonne chose de faite ! » À sa grande surprise cette caricature de médiocre inspiration passe. Il touche ses premiers salaires mensuels comme dessinateur et metteur en pages (parfois payés avec des chèques en bois), se met en règle avec la Sécurité sociale. En 1976, il entre au service infos génés. « Quand c'est bien fait, le fait divers c'est l'aristocratie du journalisme. C'est le lieu de la différence entre les journaux et les journalistes. Paradoxalement, il est plus facile de rendre compte d'un conflit que de rentrer dans une famille touchée par un drame. » Il couvre de nombreux procès dont celui de Klaus Barbie qui lui vaudra le prix Albert Londres – également décerné pour ses reportages en Irlande.

Le traumatisme de Sabra et Chatila

En 1982, il passe au service international. Pour son premier reportage, on l'envoie en Égypte où Sadate vient d'être assassiné. C'est le début d'une série d'articles de haut vol sur tous les points chauds de la planète : Tchad, Somalie, Irak, Afghanistan, Liban. Il sera l'un des rares reporters à découvrir l'horreur de Sabra et Chatila. C'était un samedi matin, les corps allaient bientôt être enlevés, il fallait témoigner. Les yeux secs, il note tout, le moindre détail, la moindre impression, les regards, les cris, les pleurs, la lumière, le silence, les grillons, les abeilles...

Il ne s'est jamais véritablement remis de ces visions d'enfants morts. Elles lui donneront la matière de l'un de ses livres les plus désespérés : Le Quatrième Mur, l'histoire d'un jeune Français, prénommé Georges, qui tente de monter Antigone au Liban. Imane, Palestinienne de Chatila, sera Antigone, Charbel, phalangiste chrétien, sera Créon. Il y aura des chiites, des druzes. L'utopie se heurtera au mur du réel. Il y a aussi une scène stupéfiante, quand la petite fille du protagoniste se met à pleurer dans un square parisien parce qu'elle vient de faire tomber sa boule de glace. Georges se met alors à hurler quelque chose comme : « Mais comment peux-tu pleurer pour une glace quand des enfants se font égorger en ce moment ? » Gros malaise alentour. La fille de Sorj, qui fut la victime de cette scène authentique, lui dira plus tard que ce n'était pas lui qui parlait, ce n'était pas sa voix, ni son visage déformé par la haine. Ce jour-là, Sorj voit dans les yeux de sa fille la terreur des enfants sous les bombardements. « À ce moment-là, j'étais la guerre, avoue-t-il dans un entretien pour "Marianne". J'ai décidé d'arrêter mes reportages dans des zones de conflit parce que j'avais rapporté cette saloperie en moi. »

Après Le Quatrième Mur, plébiscité par un Goncourt des lycéens, Sorj assure qu'il n'écrira plus sur ces guerres où il est allé éprouver la violence léguée par son père. Mais il avoue être fier de voir ce roman figurer dans les Annales du bac. Chacun de ses livres, à l'exception d'Une promesse, un roman pure fiction qui a reçu le prix Médicis, est né d'une blessure intime. Comme Le Petit Bonzi, dans lequel il raconte la douleur d'être bègue : « Je suis un gaucher contrarié. Mon père considérait que quelqu'un de normal écrivait de la main droite. Mes

parents pensaient que je faisais exprès pour leur désobéir. Le jour où on m'a forcé à tenir un crayon de la main droite, j'ai commencé à avoir des problèmes d'élocution. Le bégaiement est né d'une violence exercée sur moi. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire, jusqu'à passer des mots écrits à mon père. En revanche, je pouvais réciter des poésies sans bégayer. Le bégaiement fait rire tout le monde alors que c'est une terrible souffrance. À l'âge de 12 ans, j'ai lu qu'il y a avait des herbes magiques pour guérir les maladies. Alors j'ai mangé l'herbe qui se trouvait en bas de mon immeuble et ça a marché jusqu'à ce qu'on me surprenne. »

La trahison de Denis Donaldson

Autre blessure : l'Irlande, pays que Sorj découvre en 1976. « J'aimais tout de l'Irlande du Sud, la musique, la littérature, les drapeaux, les hymnes, la bière, les briques. J'étais bouleversé par cette armée de gueux en lutte. » Il est alors l'un des meilleurs connaisseurs de l'IRA et consacre au combat des activistes des papiers dont tout le monde se souvient. Et pour cause, il est très (trop) proche de ses sources : il est ami avec Denis Donaldson, l'une des figures de l'IRA, donne des coups de main... Le ciel lui tombe sur la tête le jour où l'homme sur lequel il a reporté toute son admiration est dénoncé comme traître. Et sera exécuté plus tard par des dissidents de l'IRA. « Il trahissait depuis près de vingt ans. L'Irlande qu'il aimait tant, sa lutte, ses parents, ses enfants, ses camarades, ses amis, moi. Il nous avait trahi, chaque matin, chaque soir... » Puis quand tombe la nouvelle de la trahison : « Je me suis assis lourdement puis couché sur le dos, tête heurtée contre le sol dans un silence blanc. »

Sorj consacrera deux romans à cette tragédie. Mon traître raconte comment un luthier parisien devient la « boîte aux lettres » de son contact irlandais Tyrone Meehan sans savoir que les services secrets britanniques n'ignorent rien de ses faits et gestes. Le roman qui reçoit plusieurs prix, dont le Prix Jean-Freustié et le Prix Joseph-Kessel, sera adapté au théâtre. Chalandon ira voir la pièce aux Bouffes du Nord, rongé par l'inquiétude : « J'allais voir se rencontrer Tyrone Meehan, mon traître, et Antoine, mon double. » Il en ressort en larmes. Denis Donaldson ne s'est jamais expliqué sur les raisons de sa trahison, alors Sorj dans un second livre Retour à Killibegs, couronné par le Grand Prix du roman de l'Académie française, tente une explication. Quand on lui demande jusqu'où il s'est investi dans la lutte de l'IRA, il lève les yeux au ciel. On n'en saura pas plus. Quand on lui demande s'il en veut à « son » traître, il répond : « Je ne regrette rien, j'ai aimé cet homme là. » Sur les murs de son bureau où il écrit, il y a les visages des partisans de l'IRA morts en opération et ceux des dix grévistes de la faim morts à Long Kesh.

Il y a aussi les visages des mineurs de Liévin et, sur la table, une taille de lampe avec le numéro 6697. Dans son dernier roman Le Jour d'avant (voir ci-dessus), Sorj rend hommage aux 42 mineurs morts à la fosse 3, le 27 septembre 1974. Il avait couvert l'affaire pour Libé comme il couvrira la grève des mineurs anglais au début des années 80. « J'ai vécu avec ces gueules noires, on allait bouffer des potages le soir. Dans ce livre, je veux rendre hommage à l'armée des gens simples. » Quand il écrit, Sorj Chalandon écoute en boucle une playlist où se côtoient Haendel, Vivaldi, Bach, Mozart, Rossini, Gounod, Franck, Fauré, Duruflé. « Ces morceaux sont devenus impératifs à l'écriture. Ils ne la transforment pas ni en imposent le rythme. Mais cette musique est mon silence à moi. Elle me coupe de tout. Elle me murmure que je suis retourné à Chatila, à Belfast ou à Liévin. » Une façon de gueuler à la face du père : « Non, ils ne sont pas cons, les gens ! »

Le mot de l'auteur Sorj Chalandon sur le spectacle

« Un jour, Emmanuel Meirieu m'a dit qu'il souhaitait adapter deux de mes romans au théâtre, réunis en une seule pièce qui s'appellerait "Mon traître". Il m'a expliqué que les mots silencieux de ces pages pouvaient être chuchotés ou hurlés. Il en avait la conviction. Et je lui ai dit oui. De ce metteur en scène, je connaissais l'adaptation du roman de Russell Banks, "De beaux lendemains" et aussi celle du livre "Bringing out the dead" de Joe Connelly. A chaque fois, des êtres se racontent, comme seuls en scène et à tout jamais.

Chez Banks, quatre témoins pleurent les enfants d'un car scolaire accidenté. Chez Connelly, deux ambulanciers de New York sont peu à peu hantés par ceux qu'ils n'ont pu sauver. Meirieu a fait des choix dans ces textes. Il en fait aussi dans les miens. Coupes franches, disparitions de répliques, de personnages, le théâtre est une autre aventure. Et je lui ai dit oui. Oui à la fusion des deux livres, oui aux allers retours, oui aux chapitres manquants et aux regards en plus. Cette fois, après la neige de Banks et la nuit de Connelly, c'est une histoire d'Irlande qu'Emmanuel Meirieu nous raconte. L'histoire d'un traître et d'un trahi. Mais je lui ai demandé une faveur : ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir à l'avance. N'intervenir à aucun moment de son travail. Faisant cela, je lui offrais "Mon traître" en partage. Je lui proposais de faire sien cette douleur intime. Je me réfugiais dans le rôle de spectateur, celui que l'obscurité protège.

Et j'ai bien fait.

J'ai assisté à une représentation de la pièce d'Emmanuel Meirieu. C'était en avril dernier, à Lausanne. Et j'ai été saisi. J'ai vu Antoine le trahi et Tyrone le traître, prendre vie sous la pluie. J'ai regardé l'ombre de Jack, fils de Tyrone, écouté sa voix exiger de son père mort qu'il se relève. J'ai entendu des mots d'encre et de papier transformés en orage. Je ne m'attendais pas à une telle puissance. À une telle force. À cette "terrible beauté". Et j'ai pleuré, comme les autres, dans l'obscurité qui me protégerait. »

Sorj Chalandon avril 2013



Crédit photo Mario Del Curto

EMMANUEL MEIRIEU, METTEUR EN SCENE ET ADAPTATEUR

Directeur de la compagnie de théâtre Le Bloc Opérateur, Emmanuel Meirieu est né à Versailles en 1976. Il mène des études de philosophie et de droit à l'Université Lyon III. Passionné par les acteurs et le récit, il aborde le théâtre en créateur d'émotions fortes. Il porte à la scène les auteurs d'aujourd'hui et toujours avec l'envie de faire entendre d'une manière simple la puissance des histoires tout en créant des archétypes de théâtre inoubliables : des êtres brisés, des marginaux grandioses et viscéralement humains.

Trente-neuf ans et déjà vingt à créer avec sa compagnie Bloc Opérateur un théâtre stimulant et actuel. Passionné par les acteurs et le récit, Emmanuel Meirieu aborde le théâtre en créateur d'émotions fortes. Il porte à la scène les auteurs d'aujourd'hui avec l'envie de faire entendre d'une manière simple la puissance des histoires tout en créant des archétypes de théâtre inoubliables : des êtres brisés, des marginaux grandioses et viscéralement humains, "ces derniers qui seront les premiers".

Qu'il travaille avec des interprètes réputés ou révèle des talents bruts, sa direction d'acteur est unanimement saluée. Avec "De Beaux Lendemain" d'après le roman de Russell Banks aux Bouffes du Nord en 2011, "Mon traître" d'après Sorj Chalandon au théâtre Vidy Lausanne en 2013, il a démontré son talent pour l'adaptation de romans. "Redonner aux mythologies leurs souffles, rendre l'homme à sa fragilité et à son dépassement, c'est le désir d'Emmanuel Meirieu à l'ère du scepticisme de masse et de la dérision généralisée." (Libération)

C'est en 2013 qu'il porte à la scène Mon traître, d'après deux romans de Sorj Chalandon, au Théâtre Vidy Lausanne. Après une longue tournée, le spectacle est repris en janvier 2017 au Théâtre du Rond-Point à Paris. En 2015, à la Criée, il adapte pour la scène Birdy, d'après le roman de William Wharton.

En 2016, il devient artiste associé au C.D.N. d'Alsace.

En 2017, il adapte pour la scène Des hommes en devenir, roman de l'américain Bruce Machart.

En mars 2018, il présente Les Naufragés d'après le roman de Patrick Decklerck. Le spectacle sera repris tout le mois de juin aux Festival des Nuits de Fourvière, en hors les murs.

En 2019, aux Gémeaux, il crée La Fin de l'Homme Rouge d'après le roman de Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015.

En 2020, il adaptera pour la scène le roman La maladroite, d'Alexandre Seurat, à la Scala Paris.

Et peut-être même l'avez-vous vu dans la série Kaamelott sur M6. De 2008 à 2010, il porta la direction artistique de la série télévisuelle Kaamelott, dans laquelle il interpréta, en saison 6, le second rôle.



Emmanuel Meirieu (DR)

Jean Marc Avocat, comédien

Il joue ici le rôle de Tyrone Meehan. Il n'aime que les défis, les marges, le surpassement de soi, et avant tout : Racine. Il mène une vie border line, il a une passion démesurée, un coeur blessé mais boosté constamment.

Au théâtre, il a travaillé sous la direction de : Claudia Stavisky, Hans Peter Cloos, Alain Françon, Jacques Weber, Matthias Langhoff, Patrice Chéreau...

Il se lance le défi de jouer à lui tout seul l'intégralité de "Andromaque", "Bérénice" et "Phèdre".

Il met en scène et joue des adaptations qu'il a réalisées de "Les Aventure de Jean Foutre La Bite", et "Le con d'Irène" de Louis Aragon.

"Il y a peut-être 4 acteurs au monde capable de jouer le rôle de Tyrone Meehan comme je le veux, et Jean Marc Avocat fait parti de ces 4 là. « N'oublions pas que les plus grands acteurs étaient ceux qui bougeait le moins, voyez Marlon Brando. Le plus difficile, sur scène, c'est l'immobilité. Pavarotti l'a. C'est la magie de la voix indéniablement, disait Luciano Pavarotti. Et Jean Marc Avocat est de ces acteurs ténors," écrit Emmanuel Meirieu à propos de son ami et interprète.

A lire : "Jean Marc Avocat Le martien du théâtre", par Claude Carrez aux éditions Alter.

Stéphane Balmino, comédien

Il endosse le rôle de Jack Meehan. Guitariste autodidacte, auteur, compositeur, interprète.

Il se fait acteur pour la première fois dans "Mon traître" d'Emmanuel Meirieu. Sur la scène chanson depuis 1998 avec le groupe Khaban' (3 albums et près de 500 concerts dans toute la francophonie).

En 2011, il forme le groupe Broc qui écume en ce moment les scènes rock en France. Il est également auteur compositeur pour Olivia Ruiz, Evelyne Gallet, Maïa Barouh.

Laurent Caron, comédien

Il joue le rôle d'Antoine. Laurent Caron est originaire d'Amiens, il vit en Belgique depuis 15 ans.

Après des études de comédien au Conservatoire de Liège, il travaille avec différents metteurs en scène (J. Delcuvellerie, L. Noren, F. X. Kroetz, G. Stoev, H. Lanz, M Simons, M. Pereira, P. Bebi, D. Laujol...). Au cinéma, il a travaillé dans les trois derniers longs métrages de Jean Pierre et Luc Dardenne.

Note d'intention de la Compagnie Bloc Opérateur

Après l'adaptation pour la scène du roman de Russell Banks De Beaux Lendemain aux Bouffes du Nord en juin 2011, Emmanuel Meirieu a décidé de poursuivre son exploration des grandes œuvres littéraires contemporaines avec le français Sorj Chalandon et ses deux derniers romans : Mon traître et Retour à Killybegs, publiés chez Grasset, Grand Prix du Roman Académie Française 2011.

En Irlande du Nord, dans les années 70, Sorj Chalandon rencontre Denis Donaldson, leader charismatique de l'IRA et de sa branche politique, le Sinn Féin. Il tombe en amitié. Il épouse sa cause. Il devient un frère. Il entre en guérilla. Le 17 décembre 2005, en conférence de presse, Denis Donaldson avoue sa trahison : depuis 25 ans, il est l'informateur des services secrets britanniques. Le 4 avril 2006, il est assassiné.

De cette amitié, de cette trahison, Sorj fera 2 romans : Mon traître (2008) et Retour à Killybegs (2011).

Dans "Mon traître" c'est Antoine, double littéraire de Chalandon, qui nous en fait le récit.

Dans "Retour à Killybegs", c'est Tyrone Meehan, avatar de Donaldson.

Deux livres. Deux monologues. Le récit du trahi et le récit du traître, écrits au "je", où s'emmêlent fiction et vérité historique. Une amitié engagée, un texte politique et sentimental, plein de chaleur et de chagrin.

"Denis Donaldson a été assassiné sans que je puisse lui demander si notre amitié était vraie. J'ai donc chargé Antoine de le faire pour moi. Un roman, c'est aller là où on ne peut aller. Lui seul a pu me permettre de passer la frontière. De vivre cette rencontre qui me manquait." aime dire Sorj Chalandon.

De ces deux livres, Emmanuel Meirieu a fait un spectacle. Pour réunir ces deux personnages à la scène. La parole du trahi puis la parole du traître. Champ-contrechamps. Témoignage et contre témoignage face public comme on est face caméra. Et le metteur en scène accompagnera la parole des acteurs de sons, d'images, d'ambiance et de musique à sa façon, pour créer des hallucinations de théâtre : Belfast et la guerre civile, les quartiers insurgés, les attentats à la bombe, l'Irlande et la chaleur des pubs, les chansons rebelles...

Un spectacle lyrique et tenu sur une guerre de l'ombre, cruelle, sale qui viendra rendre un hommage à un pays et à son peuple meurtri. Un spectacle pour tous les traîtres que nous avons aimé.

EXTRAITS DE PRESSE

« Sans jamais occulter les données historiques et politiques, Emmanuel Meirieu excelle à faire le pari de représenter avant tout des humains trop humains qui ont rendez-vous avec eux-mêmes. Prodigieuse leçon, donc, de compassion. Il convie le public à se poser avec intelligence et sensibilité des questions essentielles. Qu'est-ce qu'un traître ? Comment peut-on être amené à trahir ? Reste-t-on un traître jusqu'à la fin de sa vie ? Peut-on aimer un parjure ? Un délateur est-il capable d'amour ? Toutes ces interrogations profondes déterminent la force et l'intérêt de cette mise en scène. La fascinante écoute des spectateurs, leurs regards souvent embués de larmes en sont un témoignage indiscutable. »

France Culture

Interview dans La Terrasse (septembre 2019)

Un écrin de nuit et de pluie pour une humanité fracassée et une amitié piétinée : Emmanuel Meirieu, Jean-Marc Avocat, Stéphane Balmino et Laurent Caron continuent d'explorer les affres de la trahison.

Que raconte l'histoire ?

Emmanuel Meirieu : Dans les années 1970, le jeune Sorj Chalandon est adopté par la bande de Serge July et de Libération. C'est un moment fort et particulier de l'histoire de l'extrême gauche française, tentée par la lutte armée avant d'y renoncer. Chalandon part alors en Irlande du Nord pour raconter sa guerre. Il rencontre Denis Donaldson, un des leaders de l'IRA, dont il tombe en amitié, en compassion et en fraternité comme on tombe amoureux. Il vit pendant trente ans au rythme de la lutte irlandaise. Jusqu'à ce que, lors d'une conférence de presse, il apprenne que son ami est un traître, agent des services secrets britanniques. Dans *Mon traître*, Chalandon raconte ce pays, ce peuple, ce combat, cet homme, sa trahison, et son assassinat, le lendemain de ses aveux, par une fraction dissidente de l'IRA. Dans le second roman, *Retour à Killybegs*, il fait parler le traître, en interrogeant ses raisons et ce qu'il pensait de ce petit Français qui adoptait une cause qui n'était pas la sienne. Comment pardonner, comment se pardonner : tel est le double thème du spectacle.

Ce spectacle compte 160 représentations. A-t-il évolué ?

E.M. : Voilà huit saisons et sept ans que nous vivons avec ce spectacle : il constitue un pan entier de nos vies. Jean-Marc Avocat, qui joue le rôle du traître, a rattrapé l'âge du rôle. Laurent Caron, le trahi, et Stéphane Balmino, le fils du traître, mais aussi toute l'équipe créative : nous avons tous vieilli en même temps que le spectacle. Nos sensations, nos émotions ont vieilli. Le temps travaille aussi le spectacle. Nous n'avons pas arrêté de travailler la technique. Le décor est de nuit et de pluie. Cela fait sept ans qu'on travaille cette pluie à la goutte près ! Le spectacle a gagné en maturité. Il s'est affiné au fil de sa maturation, de manière très concrète, comme un fromage ou un vin. Et je crois qu'il s'est bonifié, il a gagné en puissance.

Puisque telle est la question du spectacle : comment se pardonner ?

E.M. : La réponse immédiate est un peu simplette et naïve : le spectacle dit qu'il est plus simple de pardonner que de se pardonner à soi-même. Le traître se sait voué à la damnation. C'est dans l'adaptation qu'a surgi l'explication. Cette adaptation ne relève pas du copier-coller ou de coupes franches. Les mots de Chalandon sont écrits pour être lus et ils n'ont pas la même puissance quand ils sont dits pour être écoutés. Il me fallait des axes forts pour porter le texte à la scène. J'en ai trouvé un avec le conte que le père du traître lui raconte alors qu'il est enfant, et qui fait dix lignes dans le livre. Un prince et une princesse vivent heureux dans un château.

Au premier enfant du couple, une pierre tombe du château ; au quatrième enfant, une pierre écrase la mère et le père s'enfuit. Les enfants deviennent des corbeaux. Voilà l'histoire de ce traître : celle d'un petit garçon qui a peur de devenir un corbeau et va pourtant le devenir. C'est un conte noir, fantastique : ta maison sera détruite, ta mère mourra, ton père partira, tu feras tout pour l'éviter et tu n'y parviendras pas. Le traître ne trouve pas comment se pardonner. Mais j'espère que ceux qui sont dans la salle lui pardonnent. **La Terrasse**

« L'heure de la mort et de la vérité ont sonné pour Tyrone, combattant irlandais dont on apprend, lors de ses obsèques, qu'il fut un agent secret britannique, traître à sa cause, à sa famille et à ses camarades. Dans ce spectacle d'une douceur affolante, le défunt s'exprime en dernier, au cours d'une longue confession qu'ont précédée les questions incrédules de son ami Antoine, et celles également insolubles de son fils Jack. Adaptée de deux récits biographiques du journaliste Sorj Chalandon, cette représentation saisissante acte les faits : le traître et les trahis sont irréconciliables. Restent leurs mots, qui tentent de donner du sens à ce qui n'en a pas. Trois acteurs, à tour de rôle, s'y emploient devant un micro. Ils parlent sans hâte, laissant à l'émotion le temps de leur faire escorte, jusqu'à ébranler le public, qui ne sort pas indemne de la salle du théâtre ».

Télérama

MENTIONS OBLIGATOIRES

D'après Mon traître et Retour à Killybegs, de Sorj Chalandon

Mise en scène, adaptation : Emmanuel Meirieu

Avec Jean Marc Avocat, Stéphane Balmino, Laurent Caron

Musique : Raphaël Chambouvet

Collaboration artistique, co-adaptation : Loïc Varraut

Costumes : Moïra Douguet

Maquillage : Barbara Schneider, Roxane Bruneton

Son : Sophie Berger, Raphaël Guenot

Décor, lumières, vidéo : Seymour Laval, Emmanuel Meirieu

Durée : 1h10

Age conseillé : à partir de 12 ans

Genre : Drame

Production : Bloc Opératoire

Co-production : Théâtre Vidy-Lausanne - Le Mail, Scène Culturelle de Soissons

Co-réalisation : Les Bouffes du Nord

Avec le soutien de : Ministère de la Culture, Région Rhône-Alpes, Ville de Lyon, Spedidam, Editions Grasset

Plus d'infos

- Le teaser du spectacle <https://vimeo.com/430352370>
- Une interview du spectacle par Emmanuel Meirieu <https://www.youtube.com/watch?v=N0xwxYhphj4>
- Interview du metteur en scène <https://lequotidien.lu/culture/emmanuel-meirieu-des-histoires-qui-me-collent-a-la-peau/>
- Interview de l'auteur sur le journalisme et la photographie, en Irlande <http://www.a-l-oeil.info/blog/2011/10/29/sorj-chalandon-retour-sur-lirlande/>
- Portrait de Sorj Chalandon dans Les Echos <https://www.lesechos.fr/weekend/livres-expositions/rentree-litteraire-sorj-chalandon-un-homme-en-colere-1211285>

Des pistes de réflexion avec vos élèves :

- Entre réalité historique et fiction / Pourquoi l'auteur a-t-il fait le choix d'utiliser la fiction plutôt que de le traiter à la manière d'un reportage ?
- Ressemblance entre le personnage d'Antoine et l'auteur Sorj Chalandon. Le thème du double littéraire
- Contextualiser une œuvre théâtrale dans une histoire contemporaine encore en marche
- Porter un roman à la scène / Difficulté supplémentaire de faire de deux livres une seule et même pièce de théâtre
- Comment mettre en scène la guerre, les explosions, sur un plateau de théâtre ?
- Le théâtre et le monde contemporain
- L'image du traître et de la trahison dans la littérature / Judas au théâtre et au cinéma
- Le journalisme aujourd'hui
- Un texte engagé politiquement ?